

Brèves littéraires

Brèves

Le divin enfant

Laurence Vidal

Number 72, Winter 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6289ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vidal, L. (2006). Le divin enfant. *Brèves littéraires*, (72), 26–30.

LAURENCE VIDAL

Le divin enfant

Ça fait des semaines qu'on l'attend. Des semaines qu'on parle de lui, qu'on lui prépare un petit lit dans la chambre au fond du couloir. Des semaines que maman a l'air bête, que papa est tout ramolli, que tous contemplant le ventre obscène comme s'il abritait un ange de Dieu. On croirait une crèche d'avant Noël, quand tous les santons sont là, même les moutons, même le ravi, même les rois mages mais un peu plus loin, loin derrière le petit pont avec le couple à parapluie rouge, loin derrière le moulin et la vieille femme avec son fagot, loin parce qu'ils sont en route mais pas encore arrivés, les trois rois. Comme n'est pas arrivé celui que tout le monde ici attend, le petit Jésus, le divin enfant.

Sauf que dans la crèche, il n'y a pas d'Elsa. Je veux dire : pas de petite fille penchée sur le gros ventre de Marie à écouter les coups de pieds qui font tressaillir la mère de... joie. Et c'est pareil à la maison, dans le salon où, après dîner, papa se tient près de maman qui invite Elsa à écouter. Elle a beau être là, plantée, au beau milieu du salon, Elsa se sent invisible. Elle a beau effleurer en se penchant la main bien-aimée de papa et coller ferme son oreille sur le gros ventre de maman, Elsa ne sent rien de rien. Elle ne sent rien, elle ne voit rien que ces deux dadais qui sourient – à croire qu'ils sont à eux seuls Joseph, Marie et ce crétin de ravi.

Elsa ne sent rien, ne voit rien. Elle devine juste qu'il n'y a pas de place pour elle dans cette crèche. Ou alors en pauvre bergère, là-bas dans un coin, invisible comme au salon, avec sur ses épaules le fardeau de son agneau – l'agneau à naître ?

Ça fait des semaines qu'on l'attend. Même dans la maison de vacances où sont les petits cousins, et la tante qui chante comme un rossignol, et le bon-papa austère, et la bonne-maman gentille malgré ses coups de colère, même dans la grande maison fraîche où il fait bon se reposer lorsque dehors le soleil tape, dans cette maison très puissante où le serpent de la peur n'ose pas la mordre, Elsa voit bien qu'ils attendent. C'est plus tranquille, moins ridicule, mais on ne peut pas y échapper : ici aussi, on attend quelqu'un.

Même que c'est pour aujourd'hui.

Avec son cousin préféré, blond aux yeux bleus comme papa, Elsa se tient dans l'allée. On lui a enfilé une jolie robe, « pour faire honneur à ta maman », avec interdiction de la tacher. Comme si elle risquait de se salir, de mettre en péril une seule chance, petite princesse à socquettes blanches, de s'attirer un sourire de sa belle maman lointaine !

Il fait noir dans l'allée bordée de gros arbres. La lumière, en clair-obscur, dessine aux feuilles des yeux d'or qui clignent. On croirait le sourire du chat sans visage dans *Alice au pays des merveilles*. Sur la gauche s'élève, rassurante, la silhouette trapue de la demeure, avec ses vasques de fleurs, sa glycine et son perron de pierre que l'on atteint par une noble volée de marches. À droite, tout au bout de l'allée, il y a le portail vert sombre ouvert pour les survenants.

Avec son cousin à ses côtés, le tendre ami, l'allié de toujours, Elsa a moins peur de l'allée sombre. Moins peur d'attendre, moins peur de la crèche. D'ailleurs la crèche c'est sous la neige, ce n'est jamais en plein été !

C'est donc un petit frère qu'Elsa attend en frissonnant sous les tilleuls. Un petit frère, elle ne sait pas trop ce que c'est. Sans doute un paquet qui gigote et fait du bruit, quelque chose comme ce poupon criard, très empoté, vaguement encombrant, qu'elle a comme deuxième cousin. Quelque chose de pas menaçant, qui dérange un peu mais pas trop, que maman aura dans ses bras – ça, les grandes personnes l'ont dit – et puis qu'elle posera quelque part – ça, c'est Elsa qui l'imagine –, qu'elle oubliera dans un coin comme elle oublie toujours Elsa et qu'on ira voir de temps en temps, changer, bercer, donner un biberon et consoler, car les bébés ça pleure tout le temps. Bref, rien de bien compliqué. Alors pourquoi cette inquiétude ?

« Ils arrivent ! Ils arrivent ! », lance une grande personne depuis sa fenêtre. Et deux autres de dévaler les larges marches de pierre blanche.

Elsa a sur eux de l'avance. Seule dans l'allée, elle marche. Un pied devant l'autre, attentive. Son cousin est resté en arrière. Elle sent les cailloux sous la semelle de ses sandales, l'air tiède sur sa peau brunie, le frôlement de sa robe à ses genoux et jusqu'au poids des nattes qui lui tirent la tête en arrière. Dans les feuilles, les oiseaux pépient. Une tourterelle vient de roucouler.

Elsa entend gronder un moteur. Il ralentit, s'arrête presque. Étinçelante sous le soleil, une auto noire

franchit le portail. Elle roule au pas, elle s'approche. Les cailloux crissent sous ses roues qui dessinent dans l'air estival un petit nuage de poussière. Un homme est au volant, papa sans doute, qu'Elsa dans l'ombre remarque à peine. Elle n'a d'yeux que pour maman, par la vitre à demi baissée : sa jolie tête est penchée vers quelque chose, plus bas, qu'Elsa ne peut voir. Ce que capte la fillette, c'est le regard intense, le sourire, le recueillement sur le visage maternel. Ce qu'elle saisit, en un instant de vénération crucifiée, c'est cette lumière tout autour, cette douceur, cet émerveillement que jamais elle ne lui a connus...

Éblouie, Elsa ne voit plus rien. De l'auto, de ses occupants, de la famille qui les accueille, Elsa ne perçoit plus rien. Rien non plus des rires, des cris, des commentaires joyeux qui fusent.

La journée peut s'écouler, puis l'été, puis toute une année. Le bébé est là, pas là, il pleure, il mange, il grandit, peut-être même qu'Elsa le regarde, peut-être même qu'elle lui sourit, qu'elle lui caresse la joue, parle et gazouille avec lui, peut-être qu'elle le prend dans ses bras, s'attirant les « Qu'elle est mignonne ! Voyez comme elle prend soin de son petit frère... » Peut-être tout cela advient-il, dans les heures, les jours, les semaines qui suivent : Elsa ne sait, ne sent, ne se rappelle rien...

Des mois durant, elle n'aura rien su, rien vu, rien connu. Nul ne s'en sera aperçu.

Elsa s'est réveillée deux ans plus tard, un autre été, dans une villa blanche. L'air marin s'engouffrait la

nuît par les fenêtres grandes ouvertes. Pour ne rien changer aux habitudes, papa et maman étaient ailleurs. Blonde et sèche, une marâtre par interim menait de sa main brutale le petit monde des enfants.

Ce jour-là, dans la villa désertée par les grandes personnes, les cris d'un gamin déchirent l'espace. Elsa, somnambule, n'en a cure. Elle revient de la plage, elle a soif. C'est par hasard que, poussant la porte de la cuisine, elle tombe nez à nez avec l'enfant. Pris dans les bras de l'étrangère, il lui hurle sa révolte à la face. Sa bouche béante, son visage marbré, son petit corps arc-bouté ne sont qu'un cri de rage et de détresse. Et lorsque son regard noir, par accident, tombe dans les yeux figés de surprise d'Elsa, lorsque sa détresse coule dans la gorge d'Elsa, lorsque sa rage, sa terreur de garçonnet abandonné atteignent le cœur d'Elsa, la fillette d'un coup se réveille.

L'œil du bambin est un miroir : Elsa y discerne sans le savoir la face obscure de son chagrin. Ses yeux s'embuent, son cœur fond, il bat très vite dans sa poitrine. Un mur de glace se brise. La sensation lui revient... Après des mois d'anesthésie, la douleur paraît exquise.

Même père, même mère, même détresse : en ce jour d'un deuxième été, un petit frère lui est né. Elsa accueille le divin enfant. Il a deux ans, elle en a huit : dans les verts paradis de l'enfance, qui sont acides comme on s'en doute, à deux, c'est sûr, ils seront plus forts.